un autre. Je lui dis en même temps que je n'en savais pas davantage et n'avais jamais découvert qu'il était l'objet de cette affection. Je crains même, ai-je ajouté en terminant ma lettre, que la pauvre enfant n'ait éprouvé quelque déception de ce côté, car elle m'a paru fort triste depuis lors, et enfin aucune démarche n'a été faite auprès de moi.

" C'est navrant, me répondit-il, et pour moi, c'est la perdre une seconde fois. Lorsque je la savais promise à votre fils, je me soumettais, quel que fût mon amour pour elle, à ce qui me semblait être la volonté divine. Mais savoir que, tandis que j'avais enseveli dans un respectueux silence mes sentiments, mes regrets, un autre assez hardi pour parler est arrivé jusqu'à son cœur et nous l'a prise à tous, prise sans la rendre heureuse... voilà ce qui est douloureux... Mais qu'avez-vous, Germaine ?

—Rien, ma tante, rien. Seulement il m'est fort pénible de penser que M. de Renzais soit aussi bien instruit de choses aussi intimes et qui me concernent d'une manière aussi personnelle.

—Oui, sans doute, mais pouvais-je, ma chère enfant, lui dissimuler tout cela, puisqu'il vous aime toujours, puisqu'il me demande la permission de vous le dire et qu'il me supplie de lui accorder votre main en l'autorisant à la solliciter lui-même ? J'ai pensé qu'avant de lui laisser faire cette démarche qui l'engagera vis-à-vis de vous, il fallait absolument qu'il connût toute la situation. Sa franchise à mon égard commandait la mienne.

—Oui, c'est vrai, ma bonne tante, vous avez eu raison, et qui sait d'ailleurs si cette terrible confidence n'aura pas changé les idées de M. de Renzais et ne l'aura pas déterminé à renoncer à moi ?

—Je ne le crois pas. Il vous plaint en pensant que vous avez éprouvé quelque déception et il me paraît fort résolu à